

КАМИНЪ,

Сочиненіе

Кн. И. М. ДОЛГОРУКОВА

съ Французскимъ переводомъ

КАРЛА АВИАТА де ВАТАЙ,

Профессора при ИМПЕРАТОРСКОМЪ
Московскомъ Университетѣ.

LE COIN DU FEU,

Composé

par M. le Pr. J. M. DOLGOROUKY

et traduit en François

PAR CHARLES AVIAT de VATAT,

Professeur en l'Université IMPERIALE de
Moscou.

Chez Rüdiger et Claudé.

1799.

*Съ позволенія Московской
Цензуры.*





LE COIN DU FEU.



• 1.

Reçois l'hommage de mon cœur,
O mon aimable cheminée;
Tu fais treve au souci rongeur,
Qui pèse sur ma destinée;
Et de mon ame infortunée,
Du moins tu charmes la langueur.
Oui; quand la nature allanguie
Par le brusque amant d'Orythie
Voit deshonorer ses appas;
Quand l'air imbreigné de frimats
Me dit, qu'à l'hyver, qu'il m'apporte
Il est tems de fermer ma porte;
Rencogné près de mon froyer,
Je rêve aux travers de ce monde
Et si je ne puis m'y ployer,
Tout en tisonnant je les fronde.

Meuble utile, aucun ornement
Aucun luxe, nul étalage
Ne te prête aucun agrément;
Architecte économe et sage
Je t'ai bâti pour mon usage,
Et non pour mon appartement.
Dieu garde, que ma main applique
Sur ton épais manteau de brique,
Ni marbre, ni brouze doré;
Qu'il soit jamais déshonoré
Par ces colifichets futiles,
Plus ridicules que fragiles,
Que pour le vain plaisir de fots
La vaine opulence accumule;
Je ne donne point dans ce faux,
Je suis content que mon bois brûle.

3.

Quand la nuit tirant son rideau
Couvre ma chétive fenêtre,
Que Phébus soufflant son flambeau,
A mes yeux fait tout disparaître,
Qu'enfin le jour meurt pour renaitre,
Pour briller d'un éclat nouveau;
Sans m'attrister de son absence,
Je prends mon mal en patience.

Un valet docile à ma voix
Accourt, et, ployant sous le poids,
M'apporte . . . non de ce bois rare
Que le navigateur avare
S'en va couper delà les mers ;
Moi, je me chauffe avec du chêne,
C'est le seul bois dont je me sers ;
Il se trouve chez moi sans peine.

4.

Au moment où mon bois prend feu,
J'aime à voir monter la fumée.
Ce phénomène n'est qu'un jeu,
N'est qu'une image inanimée,
Où notre vue accoutumée
Se plait, mais s'intéresse peu.
Pourtant le bien dont on nous berce
En fumée ainsi se disperse.
Voyez cette flamme briller,
Ces étincelles petiller ;
Ici l'humide au feu contraire
Soutient une inégale guerre.
L'air comprimé comprime aussi
La dure paroi qui l'enferme,
Tout craque, éclate, se gercit,
Et la lutte touche à son terme.

5.

Seul, sur mon fauteuil étendu,
Les jambes hautes et croisées,
Un bras mollement suspendu,
Dénué d'ame et de pensées,
Sur cent images renversées —
Promenant mon oeil confondu —
Le sommeil doucement m'affaïsse.
Dans mon indolente paresse
En l'air je bâtis des châteaux ;
D'esclaves mes nombreux troupeaux
Me previennent au moindre signe —
A l'univers ma main assigne
Et ses bornes et son devoir ;
Je fais des Rois dans mon délire,
Les mers cèdent à mon pouvoir,
Jusqu'aux cieux j'étends mon empire.

6.

Ou bien, importuné des cris,
Et du tumulte de la guerre,
Je cours à travers ses débris,
Jettant mes armes de colere,
A la vertu que je préfere,
Rendre un coeur d'elle seule épris. . . .
Mais quelle autre guerre s'allume ! . . .
Combats de chicane ou de plume,

Où, sous le masque de la loi,
L'astuce vend la bonne foi! . . .
Le mal public est mon injure,
Ma voix jusqu'en son ame impure
Relance ce juge inhumain.
Son arrêt est réduit en poudre,
Le présent qui flétrit sa main
En tombe frappé de mon foudre.

7.

Voltigeant d'objets en objets,
A mon esprit s'offre la gloire,
Devant moi s'ouvre des grands faits
La brillante et menteuse histoire;
Ici mon heureuse mémoire
Console amplement mes regrets.
Je fais le bien, j'accepte en sage
Le sort qui m'échut en partage . . .
Je ranime mon feu mourant,
Cela m'éveille . . . en un moment
Dans mon ame débarassée
Je sens s'élever ma pensée.
Du monde et des frivolités
J'ai secoué toute habitude,
Je voue au vrai mes facultés,
J'aime encor plus ma solitude.

8.

„ Quel soupir oppresse ton cœur ?
„ Homme injuste, rentre en toi - même.
„ Un pain léger , plein de saveur ,
„ De ton corps soutient le système ;
„ Aux bras d'une épouse qui t'aime
„ Tu peux savourer le bonheur.
„ Son sein palpitant de tendresses,
„ Son oeil étincellant d'yvresse,
„ Et ses enfants , ces doux enfants
„ Si gais, si vifs, si caressants ! . . .
„ Epoux chéri, fortuné père,
„ Est - ce pour toi qu'est la misère ? . . .
„ A tous ces biens joins la santé
„ Et les ressources de l'aisance,
„ Du chaud. du froid sans âpreté,
„ Et, par dessus, la nonchalance.

9.

„ Dis moi, que te faut il de plus ?
„ Les trésors du Roi de Lydie,
„ Le faste de tous nos Crésus
„ Leur font ils plus aimer la vie ? . . .
„ Le moins signifie mon envie ;
„ Le dégoût naît des superflus.
„ Cent fois plus heureux, plus tranquille
„ Est le pauvre, à son sort docile,

„Qui , modéré dans ses desirs ,
„Borne à ses moyens ses plaisirs ,
„Fait selon le bras la saignée.
„Son ame calme et résignée
„Se contente et jouit de peu ,
„Et rit de ce riche sordide ,
„Qui n'a jamais autant qu'il veut ,
„Qui , plus il a , plus est avide.

10.

„ A quoi tendent tous ces éclats ?
„Le trouble est peint sur ton visage . . . }
„Tu veux vivre en d'autres climats ,
„Libre et loin de tout esclavage ;
„Tu mords les barreaux de ta cage ! . . . }
„Ah ! l'on n'est bien qu'où l'on n'est pas !
„Dans quel pays vit on sans peines ?
„Où ne portons nous pas des chaines ?
„A Londres , ainsi qu'à Paris
„Les chagrins sont voisins des ris ;
„Des biens et des maux même forme
„Vient en tous lieux s'offrir à l'homme ;
„Jamais de douleurs sans espoir ,
„Jamais de plaisirs sans détresses.
„Près ou loin , partout se font voir
„Courte joye et longues tristesses.

11.

Plein de ces pensers désolants,
 J'embrassais le cours de la vie;
 Je me disais : „quelques instants
 „D'existence, à peu près remplie
 „D'erreurs, de dégouts, de folie,
 „D'auxiétés et de torments,
 „Valent ils tout ce qu'on les prise ?
 „En face une fois je m'avise
 „De dire à l'homme : enfin, qu'es-tu,
 „Frêle et misérable fétu ?
 „La mort t'enleve en ta carrière;
 „Comme le vent fait la poussière . . .
 „Mon feu brille, et bientôt s'éteint;
 „C'est le sort que tu dois attendre:
 „Hier ce chène était si hautain —

12.

Que nous servent nos titres vains
 Et nos vaines prérogatives ?
 Tant de gloire sur parchemins,
 Tant de cédules portatives
 De quelques grandeurs fugitives
 Pour nous rendent ils moins prochains
 Le jour prescrit, l'heure funeste,
 Où de nous enfin il ne reste

Qu'un faible et lointain souvenir ?
Nous ne naissons que pour mourir ;
Mourir est de tout sur la terre
Le terme extrême et nécessaire.
Tout tombe sous la faux du tems ,
L'être animé , le corps sans vie.
Toute forme en ses elements
Rentre , dissoute , anéantie.

15.

Ainsi , seul en mon cabinet ,
Avec mes livres et moi même
Dans la saison qui nous donnait
Des soirs d'une longueur extrême ,
Je repassais certain système ,
Qui plus ou moins deraisonnait ;
Tantôt avide de fortune ,
En détail j'en calculais une ,
Et puis j'en combinais l'emploi ,
La rapportant bien toute à moi ;
Je faisais une chère exquise ,
J'avais des amis à ma guise ,
Et des femmes d'un ton charmant ; . . .
Et puis la noire rêverie
Me conduisait au monument ,
Porté par la Philosophie.

Toujours tu fus mon réconfort ,
 Lorsque mon ame mutinée
 Se revolta contre mon sort.
 O ma fidele cheminée ,
 Tu rends ma raison chag-inée
 Calme comme uu navire au port ,
 A toi se brise la tempête ,
 Prête à bouleverser ma tête.
 Et le trouble des passions ,
 Leurs folles agitations ,
 Leurs coups plaisamment sympatiqués ,
 Leurs jeu, leurs perfides rubriques ,
 La jalousie et son éclat ,
 Leurs jouissances , leurs délire ;
 Près de toi je vois tout cela ,
 Et tous ces tableaux me font rire.

Combien de bas adulateurs
 Mon sifflet tous les jours t'immole !
 Je livre à tes souris mocqueurs
 Toute impertinente hyperbole ,
 Et l'allure vaine et frivole
 De nos jeunes moraliseurs.
 Que d'amoureuses amulettes ,
 Que de bagues , de silhouettes ;

**De merveilleux colifichets
Ont pulvérisés nos sifflets,
Ont mis en cendre nos loutchines !
Car j'ai , dans mes humeurs chagrins ,
Comme ton feu , le souffle ardent.
Vices , noirceurs , travers de l'ame ,
Pretentions du faux talent ,
Rien ne résiste à notre flamme.**

16.

**Mais je fais respecter des cœurs
Les illusions précieuses ,
Ces douces et chères erreurs ,
Par qui deux âmes sont heureuses ;
Besoin des âmes amoureuses ,
Je connois si bien tes douceurs ! . . .
Aimable enfant de la Nature ,
Tes traits , comme une source pure ,
Réfléchissent la volupté .
La candeur et l'aménité
De la vertu touchante image
Compte à jamais sur mon suffrage.
Hélas ! dans ce monde empesté
Que voyons nous ? la tromperie ,
L'amour faux , le vice effronté
Le zèle de la perfidie.**

Mortel, apprends à modérer
 De tes desirs la fougue altière.
 La vérité vient t'éclairer,
 Ouvre ton oeil à sa lumière.
 Remonte à la cause première,
 Avec moi viens considérer
 Le vaste et suprême Génie,
 Sur tout repandant l'harmonie;
 Qui créa ce monde infini,
 Partout varié, mais uni?
 Qui pèse en de justes balances
 Du fort les inégales chances,
 Et des hommes l'égalité? . . .
 Car quelque loi qui me contraigne,
 Ici je pense en liberté,
 Près de mon feu vraiment je regne.

Hélas ! un grand embrasement
 Souvent provient d'une étincelle;
 Pour presque rien le plus souvent
 Le tambour bat, le sang ruisselle,
 Et l'état ébranlé chancelle,
 Et croule sur son fondement.
 Ainsi mon tas de bois trébuche,
 Se renverse buche sur buche;

Sa dureté résiste peu
A l'active attaque du feu.
Même, sa constante ennemie
L'eau semble animer l'incendie ;
Prenant le parti du vainqueur
Elle ramollit ce qu'il touche . . .
Mais je m'endors à sa chaleur
A minuit juste je me couche.

